

N° 4

Denise.

Elle avait maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32 avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçue de son erreur qu'une voix résonna dans la pièce du fond :
« Enfin ! Je vous attendais ».

Dans la salle d'examen, une vieille dame était allongée sur la table de soins, ne manifestant cependant aucune impatience, aucune inquiétude.

- Bonjour Madame, que faites-vous là ?

- J'attends, tout simplement.

Jacqueline s'approcha de la vieille dame et eut un haut le cœur en voyant les contusions qui déformaient son visage.

- Mais que vous est-il arrivé madame ?

- Mon quotidien tout simplement.

- Qui vous a amené ici, avez vous vu un docteur, une infirmière, votre famille est-elle prévenue, depuis combien de temps attendez-vous dans cette pièce, vous a-t-on fait remplir une fiche d'entrée ?

Le flot de questions ne semblait pas troubler le moins du monde le calme déconcertant de la vieille dame.

- Pourquoi faire ?

Jacqueline décida de prendre les choses en main, et sans plus attendre, elle commença à lui prodiguer les premiers soins. Dans son état, pas question pour l'instant de la déplacer.

- N'hésitez à me le dire, si je vous fais mal.

- Madame, vous n'avez pas la tête à faire du mal à un être humain, et si j'en suis encore un aujourd'hui, je n'ai rien à craindre de vous.

- Comment vous appelez-vous exactement ?

- Tous les copains me surnomment « la vagabonde », mais mon vrai nom c'est Denise, Denise Kerfaou, fille de grande lignée bretonne, et libre comme le vent de Nordet.

- Pendant que je vous soigne Madame Kerfaou, pouvez-vous m'en dire un peu plus sur vous et sur les raisons de toutes ces blessures ?

- Vous devez être une très gentille infirmière, vous venez même de ramasser mon bonnet de laine. Tant que ce n'est pas mon bas de laine... Alors rien que pour cela, je vais vous raconter brièvement l'histoire de ma vie.

Depuis ma majorité, j'ai décidé de parcourir le vaste monde. C'est vrai, ça voyage pas mal les bretons. Et les bretonnes, ça court, ça vole. Ministres ou pas, on en trouve dans tous les coins du monde, et moi, courir le monde, ça me va bien.

Je suis certaine que vous seriez étonné de savoir à quoi je ressemblais quand j'avais vingt ans, et sans ecchymose... Imagine-moi, j'ai vingt trois ans, plutôt une bonne bouille, une belle gueule comme certains rustres bretons se plaisaient à le répéter depuis ma plus tendre jeunesse. Des cheveux blonds et soyeux, coupés au carré, un petit minois aux contours réguliers, un sourire discret de fille de bonne famille. Bref un look à embrouiller une escouade de mormons et vous faire prendre des vessies pour des lanternes. J'ai toujours aimé embrouiller la vérité. Trois choses ont pu m'ouvrir bien des portes:

Mes yeux; c'était mon assurance tous risques, mon permis de draguer, mon passeport pour la grande aventure. Des yeux à faire chavirer l'Amoco Cadix sur les brisants d'Ouessan, des yeux d'un bleu aussi mystérieux qu'une légende de chez nous et aussi profond qu'un océan dans lequel tu peux plonger sans la moindre retenue.

Mes fesses; belles, petites et rondes, soyeuses comme un pashmina tibétain. Fines et fermes, d'un galbe presque parfait, fraîches comme un doux matin d'octobre sur la plage de La Torche.

Mes seins ; aux tétons, presque couleur « fraises Tagada ». Tellement durs et souples à la fois que tu as presque envie d'y mordre avec deux dents. Mes seins sont par bonheur toujours vierges d'allaitements parasites. Vous le savez vous, et bien mieux que d'autres vu votre métier, les succions à répétitions transforment à la vitesse d'un Paris-Brest, la poitrine en gants de toilettes ou pire, en une paire de gants Mappa aux tétines délavées.

Je suis certaine que vous voyez le tableau, une poignée de « chamalos » aussi flasques que des méduses sur un bord de plage, pendante et se balançant de façon disgracieuse à chaque pas. Dieu me préserve des mouflets et de leur instinct naturel de vampire.

- Voyez-vous madame, au fait comment vous appelez-vous ?

- Je m'appelle Jacqueline, Jacqueline Le-Bourgeon, mais ici tout le monde « Madame vroum-vroum ».

- Alors Jacqueline, je peux vous appeler Jacqueline ? Sachez que j'ai toujours choisi la liberté. Liberté de penser et liberté du corps. Mon corps et tout ce qui va avec, je l'ai trimbalé à Paris depuis plus de quarante ans. J'ai quitté le Finistère pour l'Oise. Je voulais y suivre des études de secrétariat. Figurez-vous que j'ai trouvé, presque immédiatement, un poste de secrétaire au ministère de la Justice. C'est vrai qu'accepter de coucher dès le premier soir avec un attaché parlementaire, à l'occasion d'une soirée de baisemain, ça facilite pas mal les choses. A cette époque, bon nombre de fils de bonnes familles et de politiciens, aussi infidèles dans leurs couples qu'en promesses électorales, me tournaient autour. Des garçons tous fortunés, qui ne rêvaient que de m'épouser. Je me suis contentée de leur donner le plaisir qu'il ne pouvaient trouver dans les bras de leurs régulières, mais sans jamais oublier de leur vider les poches. C'était facile, je me suis installée dans un confortable duplex du quai de Grenelle, à quelques dizaines de mètres seulement de la rue Linois. J'ai envoyé balader mon job de secrétaire, faut dire qu'en seulement deux ans j'avais déjà mis dans mon lit la presque totalité du personnel masculin du ministère. Ce n'était que justice. Mon corps, j'aime le partager, mais pour cela, il faut payer. N'allez pas imaginer que je me suis prostituée, non j'ai simplement échangé mon ventre et la douceur de mes cuisses contre le confort d'un petit nid douillet et les moyens de l'entretenir. Ma clientèle aisée était triée sur le volet. Moi, Denise Kerfaou, j'ai toujours renié le milieu dans lequel je suis née, alors pourquoi refuser le luxe et les belles situations. J'ai pu mener grand train, fréquenter les meilleurs restaurants parisiens, passer des vacances à Saint-Tropez dans de splendides demeures, et côtoyer le gratin parisien. Pour cela, je n'avais que deux choses à faire; regarder dans les yeux celui qui semblait le plus viril de tous ces milliardaires bedonnants, et lui offrir mes fraises Tagadas, avant de lui ouvrir mes cuisses pour une autre partie de Tagada.

- Vous ne le savez peut-être pas Jacqueline, mais des raclées j'en ai reçu quelques-unes, ça fait partie des risques du métier. Des plus forts que moi ont voulu m'exploiter, des macs à quatre sous, que j'ai réussi à éloigner.

Comme quoi ça sert de savoir faire dresser les verges ministérielles. Ils pensaient peut-être me transformer en putes africaines ces salopards de moscovites ? Est-ce qu'on apprivoise le vent d'autan, surtout quand il est breton ?

J'ai tout connu Jacqueline; les rêves de gloire et les illusions perdues dans la brume des nuits fauves, la vie de palaces, les nuits de débauches salaces, au bord du précipice, au bord du paradis, les « allées et venues » de plus en plus mal tarifées, les vieilles et nobles quenelles, qui ont trop longtemps souillé pour quelques billets, mon matelas de la rue de Grenelle. Mais j'ai fini par fabriquer le mien. Au point d'en faire presque un secret de polichinelle. Des vautours, gigolos, politiciens et autres banquiers, l'ont aussi courtisé sans succès, le temps d'une ritournelle. Et maintenant, dans les rues familières du Finistère, je me pensais à l'abri des prédateurs, et je n'avais plus peur d'être reconnue.

Mais je dois bien vous l'avouer Jacqueline, j'ai quelquefois éprouvé du plaisir.

Je me souviens d'une merveilleuse rencontre. J'avais tout juste trente et un ans. Il s'appelait Charles-Henri, banquier et fils de banquier. Dynastie estampillée Rue de Châteaudun. Mais il était différent des autres. Je l'ai rencontré à l'occasion d'une exposition Chagall, au Grand Palais. Une soirée haute en couleur, du début jusqu'à la fin. Devant le tableau « Les amants bleus » j'ai planté mes yeux. Il a suffi d'un regard pour qu'il tombe dans mes bras. Il ne m'a presque pas parlé, mais il m'a respectée et moi aussi... Il n'était pas marié. Nous sommes allés finir la soirée dans mon appartement. Il avait la timidité d'un puceau de province. Je me suis dévêtue. Entièrement, pour lui permettre d'admirer mon corps. Il était fasciné par la beauté de mes trente ans. Lorsque j'ai commencé à le déshabiller, il s'est mis à sangloter, et ça m'a touchée. C'est tellement beau de voir un homme pleurer devant le corps nu et offert d'une femme. Charles-Henri avait le visage virginal de ces poupées que l'on ose toucher dans les boutiques de luxe. Mes gestes furent à l'image de son sourire, légers et gracieux comme le vol d'un papillon un soir de pleine lune. Je lui ai souri, comme pour le rassurer. Je lui ai pris la main pour le guider et l'aider à enjamber la petite baignoire sabot.

L'eau chaude s'est mise à couler sur son corps, et j'ai entrepris de le laver comme on le ferait avec un nouveau-né, et comme vous devez le faire souvent aussi avec les personnes âgées. Mes mains s'immisçaient dans tous les recoins de son corps. Il fermait les yeux. Puis je lui ai demandé de se rincer et de se sécher pendant que je m'assailais sur le lit de la chambre. Encore timide, il est venu s'allonger sur le ventre, j'ai vu ses yeux se refermer de plaisir et d'abandon.

Je lui ai offert les sucres et la chaleur de mon corps avant de l'allonger sur le ventre. L'immense miroir que j'avais fait suspendre au plafond lui renvoyait l'image de ma chevelure blonde qui ondulaient comme une grande marée à Saint Guénolé. Ce ne fut pas la seule vague de la soirée. Lorsqu'il est reparti au petit matin, pour regagner le domicile de ses parents, j'ai compris que je venais de vivre à trente et un ans, ma plus belle et certainement ma dernière histoire d'amour.

- Que votre histoire est émouvante Denise, j'en ai les larmes aux yeux. Mais que vous est-il arrivé aujourd'hui ?

- Pas grand-chose Jacqueline, presque le quotidien. Une simple erreur, celle d'un autre vagabond trop imbibé pour faire la différence entre une femme et Denise Kerfaou.

Quotidien *Le Télégramme*, Juillet 2007:

Le voile se lève enfin sur le mystérieux passé de Denise Kerfaou. Cette sans domicile fixe de soixante-six ans vivait depuis près de quinze ans dans la rue. A Paris tout d'abord, sur un trottoir de la rue Linois, dans le XVème arrondissement de Paris, puis à Beg-Meil où elle était revenue depuis quelques temps. Elle a été retrouvée presque inconsciente dans un jardin public, le visage tuméfié. Des agents de la brigade d'assistance aux personnes sans abri ont découvert qu'elle cachait sur elle un véritable trésor en espèces sonnantes et trébuchantes dans le fatras qui l'entourait. Ils ont fini l'inventaire des innombrables pièces et petites coupures, et c'est en fait 68 493,80€ que Denise était parvenue à thésauriser. Elle n'a voulu donner aucune explication précise sur l'origine de son pactole, d'autant plus mystérieux que les habitants du quartier qui se hasardaient à lui faire l'aumône se faisaient la plupart du temps repousser sans ménagement...